

C'est encore en le traitant de magicien que Méragène avait écrit son histoire. Dion, qui rapporte un fait miraculeux d'Apollonius, ne le nomme pas autrement, qu'un « certain Apollonius de Tyanes, enchanteur et magicien habile » ¹.

Mais, du vivant de Dion et cent ans après la mort d'Apollonius, vint un moment où la lutte était vive entre le christianisme et les écoles néo-platoniciennes ou néo-pythagoriciennes, derniers auxiliaires du paganisme. Ces docteurs qui opposèrent au christianisme un paganisme tant bien que mal restauré, aux dogmes chrétiens des dogmes en partie empruntés à l'Église elle-même, cherchaient un homme fait dieu à opposer au Dieu fait homme. La divinité de Simon, celle de Ménandre, celle de Vespasien étaient alors complètement oubliées. On essaya de Pythagore, et, de sa vie déjà peu historique, on fit un thème idéal, le roman du mystique et du sage; mais Pythagore était bien ancien. Tout à coup, par un de ces heureux hasards qui ne manquent jamais, furent découverts les mémoires authentiques de Damis, le disciple chéri d'Apollonius, mais inconnu jusque-là, malgré l'illustration de son

1. « Qui voudra savoir si la magie a quelque puissance sur les philosophes n'a qu'à lire la vie d'Apollonius de Tyanes, magicien et philosophe, écrite par Méragène. Ce Méragène n'était pas chrétien, mais philosophe. Il nomme cependant plusieurs philosophes distingués qui, séduits par l'art magique d'Apollonius, vinrent le consulter comme un devin : entre autres, si je ne me trompe, Euphrate, et un certain épicurien. » Origène, *Contra Cels.*, VI, 61.

maître. Une impératrice bel esprit, Julie, femme de Septime-Sévère (193-212), les donna à un rhéteur, ou, comme on disait alors, à un sophiste célèbre, Philostrate, titulaire de la chaire de rhétorique grecque que les empereurs payaient à Rome, et admis à titre d'homme de lettres dans le cercle intime de l'impératrice. Philostrate lut Damis avec un ravissement dévot; mais il jugea que ce pieux personnage, Assyrien de naissance, écrivait un grec barbare; et, au lieu de publier tel quel ce précieux monument, il le refit, empruntant pour l'enrichir tout ce qu'il put trouver d'anecdotes en d'autres livres, de traditions dans les temples, et même de contes de fées dans sa mémoire.

Or ce livre fit une révolution complète dans la renommée d'Apollonius. Damis avait été, disait-on, confident inséparable d'Apollonius, et révélait sur lui ce qu'on ne pouvait savoir d'ailleurs. Jusque-là, on avait pu savoir sans doute ce que ce héros avait fait sur la place publique; on apprenait maintenant ce qu'il avait fait dans la solitude et l'intimité. On avait pu savoir ce qu'Apollonius avait fait dans les villes grecques ou romaines, dans le monde connu et civilisé; on apprenait ce qu'il avait fait dans les mondes inconnus. C'était Damis lui-même qui avait été l'introduit d'Apollonius dans cette antique, fabuleuse, impénétrable Asie. Sur les rives de l'Euphrate, sur la limite où finissaient l'empire et la civilisation de Rome,

Apollonius avait rencontré l'Assyrien Damis ; et Damis avait été son guide d'abord, puis au moins son compagnon, à travers la Perse, l'Éthiopie, l'Hindoustan, les gymnosophistes, les brahmanes, les fakirs, les magiciens, en un mot à travers le monde des *Mille et une Nuits*. Là, Philostrate avait beau jeu pour se livrer à son imagination, je ne dirai pas poétique, mais coquette, et pour se répandre en rêveries, moins divertissantes pourtant que celles de la sultane Schéhérazade¹. Là, il pouvait entourer son Apollonius de féerie, de prophétie, d'apothéose, de parodie évangélique, tant qu'il voulait.

Ainsi Apollonius se trouva tout à coup tout autrement grand homme qu'il avait jamais été. Il devint avec Pythagore l'idéal du sage, du mortel déifié, de l'homme ami des dieux et revêtu de leur puissance. On ne manqua pas de trouver que des miracles avaient entouré son berceau : sa mère l'avait mis au monde dans une prairie émaillée de fleurs, au chant des cygnes et à l'éclat d'une céleste lumière ; il avait reçu ensuite l'éducation pythagoricienne, subi les cinq ans de silence, observé toute sa vie l'abstinence de la chair, et n'avait jamais rien porté sur lui qui provint des animaux². Il avait parcouru toute la terre, deman-

1. « Quoique j'aie toujours aimé les contes de fées, dit naïvement le bon évêque d'Avranches, je n'ai jamais pu goûter ceux-là. » Huet, *Démonstr.*

2. Philostrate, V, 15; VI, 4.

dant aux brahmanes de l'Inde et aux gymnosophistes de l'Éthiopie¹ les secrets de leur sagesse, parlant toutes les langues, prédisant l'avenir, devinant les secrètes pensées des hommes, ressuscitant les morts. Il avait partout réformé les mœurs, réhabilité les dieux, fait cesser à Éphèse les jeux et les danses, et, d'un seul mot, ramené à ses anciennes mœurs Lacédémone depuis si longtemps dégénérée. Et enfin, après un siècle ou peu s'en faut d'existence terrestre, il avait disparu du monde sans qu'on sût bien comment et sans que personne pût montrer son tombeau. Apollonius, qui ne figurait pas jusque-là dans l'histoire politique de son temps, se trouva avoir renversé Néron, conseillé Galba, suscité et dirigé Vespasien², bravé Domitien, fait élire Nerva (car Apollonius, né, selon Philostrate, quatre ans avant l'ère vulgaire, aurait vécu près d'un siècle). Il se trouva avoir eu des adorateurs et des temples de son vivant³. Jusque-là la chasteté d'Apollonius n'était pas très-assurée, et dans un autre livre, un autre Philostrate (ou peut-être le même ?) parle d'un personnage qui avait passé pour être le fils adultérin d'Apollonius⁴ ; mais le témoignage de Damis démentait solennellement ces mauvais propos, et rien désormais ne fut plus certain que la virginité invio-

1. Philostrate, II, 15 et s.; III, 6 et s.

2. Philostrate, V, 10.

3. Philostrate, IV, 10-16; VII, 10.

4. Philostr., *Sophist.*, 31.

lable d'Apollonius. La tradition attribuait déjà à Apollonius quelques prodiges ; mais Damis en avait vu et en garantissait bien d'autres. Damis seul avait vu dans la prison Apollonius ôtant et remettant à son gré sa jambe dans l'anneau de fer qui était censé l'enchaîner ; c'est aux seuls Damis et Démétrius qu'Apollonius était apparu à Pouzzoles, ayant disparu trois heures auparavant de l'audience de Domitien qui se tenait à Rome. Damis seul savait tout cela, et Philostrate seul, avec la savante Julie, avait lu Damis.

Dès lors Apollonius, qui avait eu jusque-là le renom d'un sorcier et d'un sage, et auquel le titre de dieu avait été donné plutôt par courtoisie, fut tout à fait dieu. Le sophiste Eunape, au cinquième siècle, intitule le livre de Philostrate, la descente d'un dieu sur la terre ¹. L'histoire d'Apollonius, enrichie de traits empruntés à l'histoire même du Sauveur, à celle de saint Paul, et à celle du magicien Simon, à ce qu'il paraît ², résuma en elle toutes les histoires divines, et fit de lui le meilleur dieu à opposer au Christ, l'*anti-christ* le plus parfait, le christ de tous les païens. L'empereur Caracalla lui bâtit un temple ³. Alexandre

1. Θεοῦ εἰς ἄνθρωπους ἐπιδήμια. Ailleurs il dit : Οὐκ ἔτι φιλοσόφος, ἀλλ' ἦν τι Θεοῦ καὶ ἀνθρώπου μέσον, quelque chose entre l'homme et le dieu. *In proximo*.

2. Voir l'ouvrage de M. A. Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, où des rapprochements ingénieux sont établis entre les faits de l'histoire de saint Paul et ceux que Philostrate attribue à Apollonius.

3. Xiphil., LXXVII, 18. (Antonin Caracalla) avait tant de goût

Sévère mit son image dans sa chapelle domestique avec celles d'Orphée, d'Abraham, et celle même de Notre-Seigneur ⁴. Aurélien était sur le point de livrer au pillage la ville de Tyanes, quand Apollonius lui apparut en songe, lui ordonnant de respecter sa patrie (dont au reste, de son vivant, il s'était peu soucié) ; Aurélien épargna la ville et bâtit un temple au dieu ⁵. Au troisième siècle, Porphyre cite plusieurs fois Apollonius ⁶. Au temps de Dioclétien, le sophiste Hiéroclès établit régulièrement le parallèle sacrilège entre Jésus-Christ et Apollonius ⁷ ; l'empereur Julien mit l'image d'Apollonius sur ses monnaies ⁸. Des chrétiens même se laissèrent prendre à cette gloire apocryphe. Au cinquième siècle, le saint évêque Sidoine-Apollinaire, tout en réservant les droits de la foi catholique, parle d'Apollonius avec admiration et traduit pour la cour d'un roi visigoth un abrégé d'un abrégé de sa vie ⁹. Isidore de Péluse ⁷ le cite comme un grand homme persécuté par la calomnie. Enfin, au douzième

pour les magiciens et les enchanteurs qu'il combla de louanges et d'honneurs Apollonius de Cappadoce, magicien et enchanteur habile qui avait fleuri sous Domitien, et lui érigea même un monument comme pour les demi-dieux (*ἡρώων*).

1. Lamprid., *in Alex.*, 24.

2. Vopiscus, *in Aurelian.*, 28.

3. *In Pythag.*, 2 ; *de Abstin.*, III, 2.

4. Eusèb., *in Hieroclem.*

5. Tristan., III, p. 637.

6. VIII *Ep.*, III.

7. I *Ep.*, CCCLXXXIX.

siècle, le moine byzantin Tzetzés, admirateur de ce grand magicien (Apollonius à cette époque était retombé à l'état de magicien, comme y était tombé Virgile), ajoute de nouveaux contes bleus aux contes bleus de Philostrate, et parle de cigognes enchantées que l'on montre à Constantinople comme l'œuvre d'Apollonius.

Mais à quoi aboutit cette renommée ? Apollonius eut quelques enthousiastes et quelques autels, peu nombreux en définitive. Il n'eut pas même une secte comme Simon ; il n'y eut jamais d'Apolloniens. Au commencement du quatrième siècle, Apollonius n'avait presque plus d'adorateurs ¹ et il ne paraît pas que Julien, dans son zèle de restauration idolâtrique, ait songé à relever ses autels. Seulement quelques charlatans de magie faisaient leurs sortilèges en son nom ². Il ne laissa pas une idée, pas une doctrine féconde, pas une action tant soit peu efficace sur la vie humaine. Le mensonge est stérile. Philostrate, en créant à Apollonius une popularité et un culte factices, avait fait un tour de force, explicable seulement par la crédulité du paganisme expirant, mais rien de plus qu'un tour de force ³.

1. Lactance, *Instit.*, V, 3.

2. Eusèbe, *in Hieroclem.*

3. Voyez sur Apollonius, parmi les modernes : Huet, *Démonst. évangél.*, IX, 47. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 125 et suiv. (in-4°). Tzschirner, *der Fall des Heidenthums*, p. 130, 131, 405 et s., 460 et suiv. — Amédée Fleury, *Saint Paul*

En définitive, ces manifestations soi-disant divines aboutissaient à l'abaissement de l'esprit humain. Nous venons de voir les inspirés du judaïsme amener leur nation par la perte de sa liberté à la perte de son bon sens ; les talmudistes et les kabbalistes sont le dernier fruit de ce soulèvement prétendu religieux. Nous avons vu les faux inspirés dans l'Église, ces sectaires qui se donnaient le renom de prophètes, Simon, Ménandre, Ébion, les Nicolaïtes, Cérinthe, aboutir à un résultat pareil et enfanter le gnosticisme. Là aussi, c'est le rêve qui aura gagné du terrain sur le bon sens, la chimère sur la raison, l'Orient sur l'Occident ; le gnosticisme est oriental comme la kabbale.

Dans le paganisme, il en sera de même. Les prétendus inspirés ont livré bataille à la raison humaine ; ils ont gagné, et ce succès de la superstition est croissant. Ce qui conserve dans la société païenne un peu de saine raison et de dignité fléchira peu à peu. Le panégyriste d'Apollonius nous montre son héros aux prises devant Vespasien avec le stoïcien Euphrate ¹,

et *Sénèque*, t. I, p. 204 et suiv. ; II, p. 94 et suiv. — On cite plusieurs dissertations : *De Apollonio Tyanensi* per Sigismund Klose. Wittemberg, 1723. — Chauffeyre, *Dissertation sur Apollonius de Tyanes*, Middelbourg, 1808. — Baur, *Apoll. de Tyanes et le Christ, ou les rapports du pythagorisme au christianisme*, Tubingue, 1832. — On sait assez qu'au dernier siècle les deux premiers livres de Philostrate ont été traduits par Charles Blount avec des notes extraites des papiers de lord Herbert de Cherbury, et qu'une autre traduction a été publiée avec une préface du roi de Prusse, Frédéric II. Une tentative en ce sens a été faite aussi, je crois, par la nouvelle école antichrétienne. (V. l'Appendice.)

1. Sur Euphrate, voyez Pline, *Ep.*, I, 10 ; Epict., *apud Arian.*

le poursuivant et poursuivi par lui d'accusations et d'injures. Cette querelle, assez ignoble pour être historique, est jugée par Vespasien en faveur d'Apollonius contre Euphrate, pour le pythagoricien contre le stoïcien, pour le mystagogue contre le philosophe. C'est une image, sinon un épisode du procès qui se jugeait alors dans l'empire. La famille Flavia, soit par prudence politique, soit par reconnaissance envers le mysticisme pythagoricien, ne fut point favorable au stoïcisme; Vespasien une première fois, Domitien après lui, chassèrent de Rome les philosophes. Même après la chute de la famille Flavia et la résurrection du stoïcisme sous les Antonins, le pythagoréisme et la théurgie continuèrent à lui tenir tête. Le stoïcien Épictète, très-froid sur le culte des dieux, est contre-balançé par Plutarque, le prêtre d'Apollon, l'ennemi des stoïciens, le dévot restaurateur du paganisme. Même quand le stoïcisme avec Marc-Aurèle monte sur la chaise curule des Augustes, il n'y arrive qu'en se mêlant, dans l'esprit vacillant de ce prince, à bien des dévotions païennes que Cléanthe, Posidonius, Sénèque, Épictète, eussent méprisées.

Et enfin, après Marc-Aurèle, il n'y eut plus de stoïciens; la philosophie ne se fit plus accepter qu'en se mêlant d'une dose toujours croissante de superstition

III, 15; IV, 18; Dion, LXIX, 8; Philostrate, *in Apollon.*, I, 10; IV, 7. Eunap., *Proëm. et Vitæ sophistarum*. Ce stoïcien peut avoir été un philosophe plus sérieux qu'Apollonius.

et de théurgie. L'influence de l'Orient gagna de plus en plus. Le paganisme marcha dans des voies de moins en moins rationnelles, préférant Plotin à Cicéron, Apollonius à Socrate ¹, le mysticisme d'Alexandrie à l'esprit critique d'Athènes, les cultes ténébreux de l'Asie aux cultes plus lucides de la Grèce, Sérapis à Jupiter, l'Orient à l'Occident. Le christianisme seul eut sous sa garde la raison humaine, et seul il la sauva.

Telles furent dans leur folie, dans leur pauvreté, dans leur stérilité, ces contrefaçons du Dieu véritablement manifesté sur la terre.

1. Apollonius mis au-dessus de Socrate, dans Philostrate, I, 2; IV, 2; VII, 11; VIII, 7.